



**HAL**  
open science

**Ceija Stojka (1933-2013). Wir Rom sind ein Folk, das sehr im Hintergrund lebt. Nous Roms, sommes un peuple qui a toujours vécu très en retrait**

Jean-Pierre Cavallé

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Cavallé. Ceija Stojka (1933-2013). Wir Rom sind ein Folk, das sehr im Hintergrund lebt. Nous Roms, sommes un peuple qui a toujours vécu très en retrait. 2019. hal-02340556v2

**HAL Id: hal-02340556**

**<https://hal.science/hal-02340556v2>**

Preprint submitted on 1 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Ceija Stojka (1933-2013). *Wir Rom sind ein Folk, das sehr im Hintergrund lebt.* Nous Roms, sommes un peuple qui a toujours vécu très en retrait**

Le nom de Ceija Stojka était presque inconnu en France il y a deux ans encore, au moment de l'exposition parisienne de ses tableaux et dessins (Maison Rouge) en 2018<sup>1</sup>. Cette exposition fut un événement, qui fit découvrir au public français une peinture autodidacte d'une puissance et d'une émotion sidérantes consacrée en grande partie à l'expérience personnelle des camps d'extermination. Membre d'une famille de Roms Lovara installée en Autriche, Ceija, dont le père Wackar Horvath avait été déporté à Dachau (1941) et assassiné au centre de mise à mort de Hartheim (1942), fut en effet arrêtée avec sa mère Sidi (Maria Sidonie Rigo Stojka), et ses cinq frères et sœurs (Mitzi, Hansi, Karli, Kathi et Ossi<sup>2</sup>) à Vienne au mois de mars 1943, et elle connut successivement les camps d'Auschwitz-Birkenau<sup>3</sup>, où elle vit mourir du typhus son petit frère Ossi, de Ravensbrück et enfin de Bergen-Belsen. C'est dans ce dernier camp, entre les montagnes de cadavres, privée d'alimentation et d'eau, qu'elle vécut avec sa mère le comble de l'horreur, repoussant la mort en suçant la rosée et mâchant des brins d'herbe. Or de tout cela, le quotidien et la matérialité de l'horreur et de la terreur, les infimes détails de la survie, les incessantes scènes tragiques auxquelles elle fut soumise, elle parvient à témoigner avec une force d'émotion et de poésie qui ne peut laisser aucun regard indifférent. Très fréquemment, dans ses peintures et ses encres, et à leur revers, sont inscrits des mots, des phrases voire des textes plus ou moins longs, en allemand et en romanes, graphiés très approximativement.

Car, avant d'entreprendre au début des années 1990, sans aucune formation préalable, cette œuvre picturale magistrale, ce que ses tableaux montrent, elle l'avait aussi livré à l'écriture. Malgré son statut de semi-illettrée, au début des années 1980, elle s'était mise en effet à écrire sur sa vie d'avant et d'après les camps, mais surtout sur sa vie *dans* les camps, après trois décennies et demi de profond silence. Dans ce long laps de temps, la vie avait repris son cours. Ceija connut à nouveau, avec le nouveau compagnon de sa mère, la vie itinérante qu'elle menait en roulotte à chevaux avant-guerre. Par la suite, elle vécut à Vienne, eut trois enfants, vendit des tissus au porte-à-porte, puis des tapis sur les marchés. Mais le silence autour du massacre des Roms autrichiens, dont à peine 16 pour cent étaient rescapés (2000 sur 11000 environ), était assourdissant. Par rapport à ces chiffres, la survie de 6 sur les 8 membres internés du noyau familial Stojka / Horvath, est exceptionnelle. De leur famille élargie n'étaient revenus que quelques individus isolés<sup>4</sup>.

Pourtant, comme elle le répète bien souvent, il en allait comme s'il ne s'était rien passé, ou plutôt comme si les Roms n'avaient jamais existé, beaucoup même, croyant s'en être définitivement débarrassés, regardaient les survivants d'un bien mauvais œil : que

---

<sup>1</sup> Voir le catalogue de l'exposition : Gerhard BAUMGARTNER et altr., *Ceija Stojka : Une artiste rom dans le siècle*, Paris, Fage éditions, 2018 et le bel article de Sabine Foreto MENDOZA, « 'Et nous, nous sommes les porteurs.' Ceija Stojka et la mémoire du génocide tsigane », *Ethnologie Française*, 2018 / 4, p. 699-705.

<sup>2</sup> Voir les fiches biographiques de Sidi, Ceija, Hansi, Karli et Ossi Stojka sur les sites multilingues de l'Holocaust Museum.

<sup>3</sup> Voir Waclaw DŁUGOBORSK, dir., *Sinti und Roma im KL Auschwitz-Birkenau 1943-44. Vor dem Hintergrund ihrer Verfolgung unter der Naziherrschaft*, Oswiecim, Verlag Staatliches Museum Auschwitz-Birkenau, 1998.

<sup>4</sup> Lettera al Papa di Ceija Stojka, in F. Paolo PIZZILEO, *l' arte di assistere e curare attraverso la cultura rom. Dalle credenze mistiche sulla malattia alla scelta consapevole delle cure*, Edizioni Circolo Virtuoso, 2011, p. 93-94. Ce texte fut lu en allemand au pape Benoît XVI, lors d'une audience papale consacrée aux Tsiganes, le 11 juin 2011.

faisaient-ils encore là ?<sup>5</sup> Durant toutes ces années, personne en Autriche, du moins parmi les Roms, n'avait pu faire entendre sa voix publiquement, porter le témoignage de la souffrance infinie, de l'agonie sans nom subie sous le régime nazi par les Tsiganes<sup>6</sup> d'Autriche.

C'est ce silence que Ceija a brisé en publiant en 1988 *Wir leben im Verborgenen* [*Nous vivons cachés*], suivi en 1992 de *Reisende auf dieser Welt* [*Voyageurs en ce monde*]<sup>7</sup> qui relate la vie d'après les camps. A cette production s'ajoute un recueil de poèmes, *Auschwitz ist mein Mantel* (2008) [*Auschwitz est mon manteau*]<sup>8</sup>, dont le statut est très particulier (il s'agit surtout de la saisie par des tiers d'effusions orales improvisées), des entretiens réalisés par Karin Berger, sans laquelle l'œuvre de Ceija n'aurait sans doute jamais accédé à la publication, dont l'un, mis en forme de récit entièrement consacré au temps de Bergen-Belsen : *Träume ich, dass ich lebe ? Befrei aus Bergen-Belsen* (2005) [*Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen-Belsen*]<sup>9</sup>, est aussi un texte majeur<sup>10</sup>. Ces retranscriptions d'entretien sont intimement liées au travail filmographique de Karin Berger. Celle-ci en effet a consacré deux films documentaires à Ceija, qui donnent une très grande place à sa parole vive ; on peut même y saisir les récits à leur état d'énonciation naissant, dans la peine, la difficulté de dire l'innommable (voix étranglée, émotion intense) et pourtant d'incroyables bonheurs d'expression. Il s'agit de *Ceija Stojka. Das Porträt einer Romni* [*Ceija Stojka. Portrait d'une Romni*]<sup>11</sup> et *Unter den Brettern hellgrünes Gras* [*Sous les planches l'herbe est plus verte*]<sup>12</sup>. Nous donnerons également ici une grande importance à un entretien avec Mozes F. Heinschink réalisé en romanes le 24 mai 1998 (« *Amari odjori sas nasvali* » [Nos âmes étaient malades]), car, dans le reste de son œuvre cette langue, qu'elle considère comme la sienne à égalité avec l'allemand, est largement dominée par celui-ci (et traitée le plus souvent avec trop de négligence par les éditeurs, comme je l'ai montré ailleurs<sup>13</sup>). Enfin Ceija était aussi une excellente chanteuse, et à l'ensemble de ce corpus il faut ajouter un important CD où elle interprète des chansons en romanes, composées ou non par elle : *Me Dikhlem Suno* [J'ai eu un rêve] publié en 2000 (Non Food Factory).

---

<sup>5</sup> « Die Zigeuner sind ohnehin kaum vorgekommen, die sind nicht vorhanden, sie existieren gar nicht », Ceija Stojka, *Wir leben im Verborgenen: Aufzeichnungen einer Romni zwischen den Welten*, Wien, Picus Verlag, 2013, p. 137 ; (« Les Roms et Sinté n'étaient presque pas nommés de toute façon, il n'y en a pas, ils n'existent pas », « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés. Récits d'une Romni à travers le siècle*, traduit de l'allemand (Autriche) par Sabine Macher, suivi de deux entretiens et un essai par Karin Berger, Plounéour Ménez, Editions Isabelle Sauvage, 2018, p. 205).

<sup>6</sup> A noter que Ceija utilisait surtout dans son premier livre le mot « Zigeuner », le plus courant en allemand, bien qu'extrêmement infamant, mais également Rom (comme distinct de Sinto). Mais à partir de ces années là, le combat pour l'abandon du terme Zigeuner n'a pas cessé, au profit – en Autriche – de l'association des deux termes *Sinti und Roma*. Nous utilisons en français presque indifféremment les deux termes Tsigane (consacré par les études, mais nécessairement ambigu) et Rom.

<sup>7</sup> Le contenu de ces deux ouvrages est disponible en français sous le titre du premier depuis 2018 : *Nous vivons cachés. Récits d'une Romni à travers le siècle*, op. cit. Il existe des traductions de ces ouvrages en diverses langues, outre le français (anglais, japonais, italien, espagnol, tchèque, néerlandais...)

<sup>8</sup> Voir *Auschwitz est mon manteau. Et autres chants tsiganes*, Paris, éd. Bruno Doucey, 2018.

<sup>9</sup> Wien, Picus, Verlag, 2005. Ce fut le premier texte de Ceija paru en français : *Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen-Belsen*, traduit de l'allemand par Sabine Macher, Plounéour Ménez, Paris, Éditions Isabelle Sauvage, 2016.

<sup>10</sup> À noter l'existence d'une traduction italienne : *Forse sogno di vivere : una bambina rom a Bergen-Belsen*, a cura di Karin BERGER ; traduzione di Enrico Paventi, Firenze, Giuntina, 2007.

<sup>11</sup> Vienne, Navigator Film, Johannes Rosenberger, 1999, 85 min.

<sup>12</sup> Vienne, Navigator Film, Johannes Rosenberger, 2005, 52 min. Les deux films sont accessibles en DVD : Der österreichische Film. Edition der Standard, n° 172.

<sup>13</sup> J.-P. Cavaillé, « Ceija Stojka : le sort fait aux Roms (et au romenes !) », 2019

<http://taban.canalblog.com/archives/2019/10/30/37750275.html>

C'est sur l'ensemble du corpus écrit, directement par Ceija ou transcrit de l'oralité, que nous nous appuyons ici, en nous centrant sur la question de la décision d'écriture et de la publication, c'est-à-dire de l'exposition publique de la parole, qui ne fait qu'un avec le choix du passage à la visibilité, de la sortie du silence et de l'ombre, avec tous les risques que comporte une telle démarche, pour une communauté aussi stigmatisée. Le problème que nous abordons ici est immédiatement évident dans le titre de son principal ouvrage : *Nous vivons cachés*. Écrire en tête d'un livre que l'on vit caché revient évidemment à ne plus l'être, et à s'exposer<sup>14</sup>.

### Une alphabétisation fragile

Mais il faut d'abord dire quelques mots de l'acquisition de l'outil d'expression. Ceija, avant guerre voyageait avec ses parents en roulottes à chevaux, en Styrie, au Burgenland, et menait une vie, dans la description qu'elle en fait, étonnamment proche de celle de nombreuses familles manouches française : un peu de commerce de chevaux et surtout beaucoup de « chine », de vente et de « demande » au porte-à-porte. Dans ces conditions, elle échappa presque à toute formation scolaire : « ... on n'était pas obligés d'aller à l'école. Parfois c'est arrivé, quand on était dans un village avec des gens gentils, on allait faire un petit tour à l'école. Mais on a vite vu qu'on n'y avait pas notre place, les enfants avaient tous leur rythme, et on les aurait perturbés. Donc, on s'est abstenus »<sup>15</sup>. Mais, de toute façon la possibilité d'être scolarisée, pour elle, ne se présenta guère. Dès 1939, les Tsiganes furent assignés à résidence, la famille fut ainsi bloquée à Vienne où, depuis 1938, l'entrée des écoles était interdite aux Roms<sup>16</sup>.

C'est après la sortie des camps, de retour à Vienne, alors que la famille vivait dans un somptueux appartement laissé vacant par une famille de nazis en fuite, que Ceija, raconte-t-elle à K. Berger, se rendit de sa propre initiative dans une école primaire du 19<sup>e</sup> arrondissement :

« ... je suis allée dans cette école et je me suis présentée, il y avait là deux institutrices et un homme : "s'il vous plaît, je veux aller à l'école, vous comprenez, je ne sais pas lire, pas écrire, je sors des camps. Je connais les lettres, mais je ne sais pas quoi en faire. Comment m'en servir ? – Ah vraiment ? Comment tu t'appelles ? Ok, assieds-toi ici. [...] Tu seras en deuxième année", il m'a dit. Il ne pouvait pas me mettre en première année de l'école élémentaire parce que là, les enfants étaient encore plus petits, et moi, j'avais déjà treize ans »<sup>17</sup>.

---

<sup>14</sup> NB. Sauf exception nous citons toujours les traductions de Sabine Macher (*Nous vivons cachés* et *Je rêve que je vis ?*) et de François Mathieu (*Auschwitz est mon manteau*).

<sup>15</sup> « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés*, *op. cit.*, p. 186. « ... wir mußten in keine Schule. Manchmal ist es vorgekommen, daß wir in einer Ortschaft gewesen sind, wo die Leute lieb waren, dort haben wir schon in die Schule reingeschaut. Aber wir haben gesehen, dort passen wir nicht hin, die Kinder haben alle ihren Rhythmus, und wir hätten sie durcheinander gebracht. Also haben wir das unterlassen », *Wir leben im Verborgenen*, *op. cit.*, p. 112.

<sup>16</sup> Ses frères ont cependant écrit qu'ils furent arrêtés, en 1943, alors qu'ils étaient scolarisés, ce qui est pour le moins étonnant, mais non impossible (surtout s'ils étaient parvenus à se faire passer pour des non Tsiganes). Voir L. FRENCH, art. cité, p. 69-70.

<sup>17</sup> « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés*, *op. cit.*, p. 208. « So bin ich in diese Schule und hab mich vorgestellt, zwei Lehrerinnen waren dort und ein Mann : Bitte, ich möchte in die Schule geh'n, schau'n Sie, ich kann nicht lesen, nicht schreiben, ich bin vom KZ gekommen. Ich kenn zwar die Buchstaben, aber ich weiß nicht, was ich damit anfangen soll. Wie soll ich sie verwenden ? – Ja, wirklich ? Wie heißt du ? Okay, setz dich daher. [...] Du kommst in die zweite Klasse, hat er gesagt. In die erste hat er mich nicht setzen können, dort waren die Kinder ja noch kleiner, und ich war schon 13 Jahre », *ibid.*, p. 140-141.

Elle ajoute qu'elle reçut l'aide de sa sœur aînée Mitzi, parfaite autodidacte, qui avait appris à lire et à écrire en travaillant sur des magazines<sup>18</sup>.

Mais la famille fut vite chassée du bel appartement qu'elle occupait, car les « nazis » dit-elle, en reprirent possession, et elle vécut à nouveau dans une roulotte qu'une âme charitable leur donna, dans un autre quartier. Peu après Ceija reprit le voyage avec le nouveau compagnon de sa mère. Ils ne s'arrêtaient que pour les mois d'hiver. C'est, dit-elle, lors du séjour hivernal dans une auberge de Fishament entre 1947 et 1948, qu'elle apprit vraiment à lire :

« dans cette chambre de plain-pied [...] j'ai trouvé un petit livre vert. C'était un roman champêtre écrit assez simplement, sur la couverture une jeune fille avec de longues tresses souriait. Il y était question du propriétaire d'un domaine et de la jeune servante. Au début c'était difficile pour moi de le lire. Si je lisais doucement en silence, je pouvais comprendre le sens. Mais si je lisais à haute voix, je bégayais et n'y comprenais pas un moi moi-même. J'ai donc renoncé à la lecture à haute voix et me suis contentée de savoir lire tout court. A chaque minute de libre, je sortais le petit livre de ma cachette. J'aimais plus que tout lire quand j'étais seule et quand personne ne m'observait. C'était merveilleux. Je remarquais que je saisisais de mieux en mieux le sens et le contenu. »<sup>19</sup>

### **Le passage à l'écriture :**

Les écrits et entretiens autobiographiques ne nous apprennent rien de ses lectures de l'âge adulte, mais elles semblent avoir été réduites, tout comme ses pratiques d'écriture, selon ce qu'elle confie à Karine Berger. Celle-ci la rencontra en 1986 dans le cadre d'un projet de livre sur les femmes rescapées des camps de la mort. Selon le récit que Ceija en fit à la journaliste Karen Rosenberg, Kathi qui participait à l'entretien, déclara que sa sœur était en train d'écrire un « livre sur la guerre ». Ceija se récria qu'il ne s'agissait pas d'un livre, mais de « quelque chose pour ses enfants »<sup>20</sup>.

De fait, depuis le début des années 80, Ceija accumulait des bouts de papier sur lesquels elle consignait par bribes son expérience des camps. Ces années correspondent à un temps de deuil et de reconstruction : entre 1974 et 1979 sa sœur aînée Mitzi, sa mère Sidi et son fils musicien Jano étaient tous décédés, ce dernier de façon dramatique, victime de sa toxicomanie. Elle a raconté à Karine Berger en 1987 comment elle travaillait à ce texte, d'abord en dérobant de courts laps de temps à ses occupations domestiques, puis en s'adonnant de plus en plus à l'écriture, malgré l'incompréhension quelque peu hostile de ses

---

<sup>18</sup> « Meine Schwester Mitzi hat mir sehr viel geholfen, sie war sehr intelligent, konnte perfekt lesen und schreiben und hat sich das alles selber gelernt, vor allem durch Zeitschriften », *Wir leben im Verborgenen*, op. cit., p. 141-142 (« Ma sœur Mitzi m'a beaucoup aidée, elle était très intelligente, elle savait lire et écrire parfaitement et avait tout appris par elle-même, surtout avec des magazines », « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés*, op. cit., p. 209).

<sup>19</sup> *Voyage vers une nouvelle vie*, in *Nous vivons cachés*, op. cit., p. 85 (« In diesem ebenerdigen Zimmer fand ich damals ein kleines grünes Buch. Es war ein Bauernroman, nicht sehr kompliziert geschrieben, auf dem Titelbild lächelte ein junges Mädchen mit langen Zöpfen. Es ging darin um einen Gutsverwalter und die junge Magd. Am Anfang war es sehr schwer für mich, darin zu lesen. Wenn ich leise in mich hineinlas, konnte ich den Sinn verstehen. Wenn ich aber laut lesen wollte, stotterte ich und konnte selbst kein Wort verstehen. Also ließ ich das Vorlesen und begnügte mich damit, überhaupt lesen zu können. In jeder freien Minute holte ich das kleine Buch aus meinem Versteck. Am liebsten las ich, wenn ich alleine und unbeobachtet war. Es war herrlich. Ich merkte, dass ich den Sinn und den Inhalt immer besser erfasste »).

<sup>20</sup> « ... during our interview my sister said, "Ceija is also writing a book about the war." I said, "I'm not writing a book, I'm writing something for my children" », « They Couldn't Take Our Thoughts: A Conversation with Ceija Stojka », *The Women's Review of Books*, vol. 12, n° 6 (Mars 1995), p. 18.

proches (son compagnon, son frère Karli, etc.)<sup>21</sup>. Une fois même, elle perdit ses notes qu'on lui avait remisé avec la plus grande négligence et dû les rechercher plusieurs jours durant. Aussi décida-t-elle de les conserver dans les tiroirs de sa cuisine, son domaine privé, et les emportait dans sa chambre pour s'y absorber, en refusant de céder aux injonctions de retourner à ses tâches ménagères !<sup>22</sup>

Elle a souvent dit qu'elle a vécu cette activité d'écriture à la fois comme une nécessité et une grande souffrance : « Auschwitz, je l'ai vécu une deuxième fois ». Et elle assure à Karine Berger qu'elle ne parvint en effet à écrire son témoignage que parce qu'elle revivait Auschwitz. Son récit d'ailleurs, à ce sujet est saisissant : « parfois je levais la tête en pensant, Au secours, il y en a un qui avance sur moi avec ses bottes. J'espère qu'il ne me voit pas »<sup>23</sup>. Cette phrase, alors que le sujet de la conversation était l'écriture, la plonge dans le récit direct d'Auschwitz au présent : « Cinq cent personnes y sont [dans « ces baraques »] et tout le monde gémit, tout le monde est malade, si c'est pas physiquement, c'est psychiquement. Et ces pauvres enfants ! Il y en a un qui n'avait pas de pied... »<sup>24</sup>.

Ce « livre », car elle parlait bien de « livre », confie-t-elle en 1995 à K. Rosenberg, n'était pas conçu « réellement pour un usage public, mais dit-elle, pour mes enfants, pour que, lorsque je ne serai plus là, ils n'oublient jamais ce qui fut fait aux Roms, aux Tsiganes »<sup>25</sup>. Dans l'entretien en romanes délivré en 1998, elle motive sa décision par le fait qu'aucun survivant Rom n'avait encore osé parler<sup>26</sup>, tout en maintenant l'idée d'une destination privée, ou semi-privée, par de-là sa propre mort : « ... je me suis dit : "Je dois écrire ça !" . Pour que mes enfants - leurs enfants, pas mes enfants, les enfants de leurs enfants, oui ! Pour qu'ils sachent quelle agonie nous avons souffert et ce qui s'est passé. Et c'est pour ceux-là que je l'ai

---

<sup>21</sup> « Obwohl es oft ein bißchen schwierig war zu schreiben, denn mein Partner hat kein richtiges Verständnis dafür gehabt. [...] So hab ich immer die Zeit ausnützen müssen, wenn ich alleine war. Eine halbe Stunde ich meistens geschrieben, dann mußte ich ja schon wieder kochen. Während ich aber gekocht oder das Essen serviert oder Geschirr abgewaschen hab, hat sich das in mir wieder gespeichert, in meinen Gedanken war ich schon wieder auf dem Papier. Und wie ich dann wieder Zeit gehabt hab, ist das fließend herausgekommen », *Wir leben im Verborgenen*, op. cit., p. 97 (« ... c'était un problème pour écrire, parce que mon compagnon ne comprenait pas vraiment à quoi ça sert. ça ne lui disait rien du tout que je tiens un crayon noir à la main [...]. C'est pour ça qu'il fallait toujours que je profite du temps quand j'étais seule. Le plus souvent, j'écrivais pendant une demi-heure, et déjà il fallait que je recommence à faire la cuisine. Mais en cuisant ou en servant le repas ou en faisant la vaisselle, ça recommençait à s'accumuler en moi, dans ma tête j'étais déjà de nouveau devant la page. Et dès que j'avais du temps, ça coulait tout seul. », « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés*, op. cit., p. 175).

<sup>22</sup> « ... J'ai [...] tout pris avec moi et l'ai gardé à la cuisine où personne ne rentre. Et à chaque fois que j'avais fini une nouvelle page, je la balançais sur le tas. À la fin, je ne me laissais plus faire. Même si on me disait d'aller en cuisine, je n'obéissais plus. Trop de choses me sont arrivées, j'ai vécu trop de choses et j'ai dû me battre. Pour qu'Auschwitz ne puisse rien contre moi. Je ne me suis plus laissée baratiner et je suis restée ferme. Les enfants arrivaient à la maison et moi je partais avec mes bouts de papier dans la petite chambre, c'était très inhabituel, pour eux. », « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés*, op. cit., p. 175-176.

<sup>23</sup> « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés*, op. cit., p. 176. « Manches Mal hab ich sogar aufgeschaut und mit gedacht, Hilfe, der kommt jetzt auf mich zu mit seinen Stiefeln. Hoffentlich sieht er mich nicht », *Wir leben im Verborgenen*, op. cit., p. 98.

<sup>24</sup> *Ibid.* « Da sind 500 Leute drin, und alles stöhnt, alles ist krank, wenn nicht körperlich, dann seelisch. Und diese armen Kinder! Der eine hat keinen Fuß gehabt... », *Wir leben im Verborgenen*, op. cit., p. 98.

<sup>25</sup> « This book wasn't really for public consumption but for my children, so that when I'm no longer around they won't ever forget what was done to the Rom, the gypsies. », K. ROSENBERG, « They Couldn't Take Our Thoughts : A Conversation with Ceija Stojka », *The Women's Review of Books*, vol. 12, n° 6 (Mar., 1995), p. 18-20.

<sup>26</sup> On ne cesse de dire qu'elle est la première Rom en Autriche à avoir témoigné sur les camps. En Autriche, cela est possible, mais en langue allemande elle fut précédée de peu par le récit autobiographique de Philomena FRANZ, *Zwischen Liebe und Hass. Ein Zigeunerleben [Entre amour et haine. Une vie de Tsigane]*, publié en 1985.

écrit. Pour mes petits-enfants, pour les petits-enfants de mes petits-enfants, pour qu'ils sachent donc ce qui s'est passé. Bien sûr, il y en avait de plus âgés, de plus intelligents que moi, mais pas un seul n'a pris la plume pour écrire. Puis ils m'ont crié dessus [en disant] : "Elle veut un best-seller" - c'est comme ça que s'appelle un gros livre qui s'est beaucoup vendu. Mais je ne voulais pas faire un best-seller, moi j'ai juste écrit un petit livre. Dire quelque chose, mes pensées... »<sup>27</sup>.

Le livre en effet connu, après sa parution en 1988, un retentissement énorme et le nombre de ses traductions en témoigne. Nous reviendrons sur ces accusations de publication vénale et irresponsable. Ce qu'il faut d'abord souligner est le fait que la destination est ici, comme si souvent dans les productions autobiographiques populaires, à destination familiale et repoussée vers une hypothétique réception par les petits-enfants voire arrière-petits-enfants. Il semble que l'idée soit ici, comme en bien d'autres cas, que le passage mémoriel à la deuxième voire à la troisième génération est de première importance, associé à l'espoir d'une réception plus favorable. Ceija regrettait également, au moins en 1987, de ne pas pouvoir vraiment parler des camps avec ses frères et sœurs (« très vite il y a déjà quelqu'un qui dit "arrêtez, arrêtez, ça suffit, vous en avez pas encore assez vu, il faut s'abîmer encore, laissez-nous un peu vivre aussi" »<sup>28</sup>) et surtout de n'avoir jamais pu le faire avec sa mère. D'ailleurs, elle aussi a dit que son petit livre, par delà la mort, était destiné à cette dernière : « c'était un cadeau pour ma mère, et quand je mourrai, je le lui porterai »<sup>29</sup>.

Elle dit aussi à Karin Berger que la première fois qu'elle put vraiment échanger avec sa sœur Kathi sur leur vie dans les camps, ce fut justement cet après-midi de l'hiver 1986, après le départ de la chercheuse. Car ce fut en fait cette rencontre avec Berger, qui se poursuivit dans le temps (Berger a accompagné Ceija jusqu'à sa disparition), fut absolument décisive. C'est elle qui, très vite, après avoir lu les pages déjà écrites par Ceija, la convainquit de les donner à publier, et qui prit elle-même en charge la recherche d'un éditeur. C'est au contact de ce tiers, extérieur à la communauté Rom, appartenant au monde des élites autrichiennes, que l'écriture personnelle et privée de Ceija fut destinée au grand public germanophone. Berger l'aida aussi à mettre en forme et à corriger son texte. Il sera d'ailleurs très intéressant, si les manuscrits de Ceija ont été conservés, ce qui est très probable, lorsqu'ils seront accessibles, de les comparer précisément avec les textes publiés. On peut avoir un aperçu de la langue écrite et de l'orthographe de Ceija dans ses œuvres picturales et à leurs revers, qui contiennent parfois de longs textes<sup>30</sup>. Nous avons la conviction qu'il vaudrait la peine de publier des pages des manuscrits avec toutes leurs fautes et ratures<sup>31</sup>.

<sup>27</sup> « Nos âmes étaient malades » (je traduis) : « ... phendem me mange: „Me si te skirij kado tele!“ Ke mure šavora – lenge šavora, na mure šavora, lenge šavoreng šavora, jo, te žanen vi kodola, so chalam ame kino, taj so sas. taj kodolenge skirindem me kado tele. Mure unukonge, unukonge unukura, jo, hod te žanen, hod so sas. Mišto-j, sas maj phure kathe, maj godjaver sar me, de či jeg či las i ceruza te skirij. Pala kodo cipinas pre ma, na, hod vo *Bestseller* –, na, kadej bušol i bari kenva, kana but žan, na. De me či kamos *Bestseller*, me feri ek cigni kenva skirindem. Hod te phenel variso, mure gindura », Ceija STOJKA, « Amari odjori sas nasvali » (« Unsere Seele war krank ») [entretien en romanes réalisé le 24 mai 1998 par Mozes F. Heinschink], in Petra CECH et al. (eds), *Fern von uns im Traum: Märchen, Erzählungen und Lieder der Lovara – Te na dikhas sunende: Lovarenge paramiči, tertenetura taj gjila*, Klagenfurt, Drava Verlag, 2001, p. 308-317.

<sup>28</sup> « Kurze Zeit kann man irgendetwas anschneiden, es wird auch debattiert darüber, aber es dauert nicht lang, wird schon gesagt, hört's auf, hört's auf, habt's net schon genug, muß man noch mehr zugrunde gehen, laßt's uns auch ein bißl leben. Und dann hab ich total aufgehört, und hab mir gesagt, ich muß alleine damit fertig werden », *Wir leben im Verborgenen*, op. cit., p. 99.

<sup>29</sup> « This was a gift to my mother, and when I die I will take it to her », K. ROSENBERG, art. cit., *ibidem*.

<sup>30</sup> Voir parmi les reproductions contenues dans *Ceija Stojka une artiste Rom dans le siècle*, op. cit., p. 72, 115-118, 136, 138, 154.

<sup>31</sup> Voir par exemple le texte du dessin intitulé « La Traque », ci-dessous n. 42.

Berger elle-même a raconté sa première expérience de lectrice des œuvres de Ceija : « Je n'arrive à lire que quelques mots, une grande partie de ce qui est écrit est difficile à déchiffrer. Ceija a sa propre orthographe, elle a passé peu de temps à l'école et elle écrit phonétiquement. Je finis par comprendre que le mieux, c'est de lire le texte rapidement et à haute voix. Ça fonctionne très bien ! Soudain les phrases s'ouvrent et les lettres assemblées font sens »<sup>32</sup>.

Elle raconte qu'elle était allé trouvé son frère Karli, habitant dans le même immeuble, pour lui faire lire une page : « *Geh, das Gekritzel, schmeiß weg* » (« Allez, ces gribouillages, jette ça »). Et elle était repartie avec ces gribouillages... Cet épisode est particulièrement frappant quand l'on sait que Karli lui-même (1931-2003), empruntant la route tracée par sa sœur, publiera quelques années plus tard ses propres récits autobiographiques, en bénéficiant lui aussi de l'assistance d'un tiers (*Auf der ganzen Welt zu Hause*, 1994)<sup>33</sup>. Lui-même d'ailleurs entamait de son côté une œuvre picturale presque entièrement consacrée aux camps et à l'extermination nazie des Juifs et des Tsiganes, qui allait elle-même être très reconnue (il précéda d'ailleurs sa sœur dans cette activité). Qui plus est, le frère aîné de Ceija, Hansi, connu sous le nom de Mongo, prit à son tour le chemin de l'écriture et de l'autobiographie (*Papierene Kinder*, 2000)<sup>34</sup>... C'est ainsi l'ensemble de la famille Stojka qui, avec Ceija, et non sans conflits, tensions et difficultés<sup>35</sup>, est entrée dans la lumière, s'est exposée sur la scène publique, où ils furent vus comme les dépositaires de la mémoire des Roms internés et massacrés dans les camps nazis.

### Se cacher pour (sur)vivre

Il faut bien prendre la mesure de la dimension transgressive de cette écriture, qui dénonçait le sort des Roms d'Autriche durant le 3<sup>e</sup> Reich et affrontait la menace toujours présente du retour des persécutions antitsiganes, en plaçant sur le devant de la scène, pour un public de Roms et, surtout, de non Roms<sup>36</sup>, une histoire familiale, l'histoire privée d'une famille Rom prise dans la nasse du système nazi. Cette démarche ne pouvait être que problématique au sein de la communauté et de la famille même pour des raisons culturelles et historiques qu'il est d'ailleurs impossible de séparer. L'histoire des Tsiganes, bien avant l'avènement du Reich hitlérien est une histoire de persécution et d'ostracisme et le plus souvent au cours de cette histoire, les groupes Roms, Sinté, Kalé, etc. ont tenté d'échapper au pire en faisant profil bas, en se faisant tout petit, en se dissimulant, en se cachant. D'où le titre on ne peut plus judicieux du livre, qui reprend les mots du texte : *Nous vivons cachés*.

Cette stratégie de la dissimulation atteint sans doute son paroxysme dans la situation elle-même paroxystique, d'urgence absolue, des persécutions du régime nazi. Les membres de

---

<sup>32</sup> K. BERGER, « Voyage dans la Kaiserstrasse », in *Nous vivons cachés*, p. 256.

<sup>33</sup> Karl STOJKA et Reinhard POHANKA. *Auf der ganzen Welt zu Hause: Das Leben und Wandern des Zigeuners Karl Stojka*. Vienna, Picus Verlag, 1994 ; Karl STOJKA, *Wo sind sie geblieben...? : Geschunden, gequält, getötet - Gesichter und Geschichten von Roma, Sinti und Juden aus den Konzentrationslagern des Dritten Reiches*. Sonja Haderer-Stippel and Peter Gstettner, eds. Vienna, edition lex liszt, 2003.

<sup>34</sup> Mongo STOJKA, *Papierene Kinder: Glück, Zerstörung und Neubeginn einer Roma-Familie in Österreich*, Wien, Molden Verlag, 2000. Un article compare ces trois productions autobiographiques : Lorely FRENCH, « An Austrian Roma Family Remembers : Trauma and Gender in Autobiographies by Ceija, Karl, and Mongo Stojka », *German Studies Review*, vol. 31, n° 1 (Feb., 2008), p. 64-86.

<sup>35</sup> Voir ses propres déclarations à ce sujet dans son entretien de 1986 avec Karin Berger : « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés*, *op. cit.*

<sup>36</sup> Cela implique une double destination du texte publié, qu'il faudrait analyser, voir, pour une première approche, Michaela GROBBEL, « Romany Autobiography as Performance », *The German Quarterly*, Vol. 76, n° 2, 2003, p. 140-154.



la famille de Ceija, comme tant d'autres Tsiganes, dissimulaient leurs prénoms romané (ainsi la famille de Ceija ne l'appelait-elle plus que Gretl, son prénom de l'état civil<sup>37</sup>) et tentait désespérément de dissimuler leur appartenance, en transformant par exemple leur roulotte en simple cabane : « on était persécutés et chassés. De là où on avait dormi, il fallait déguerpir et nous planquer »<sup>38</sup>. Quelques années après Ceija, le Sinto allemand Alfred Lessing racontera comment, en ces temps terribles, pouvait se mener une existence sous de fausses identités afin d'éviter l'assignation fatale au statut de Zigeuner (*Mein Leben im Versteck : Ma vie en cachette*, la similarité du titre avec celui de Ceija est évidemment frappante)<sup>39</sup>.

Les Roms de Vienne comprirent vite le sort qui les attendait s'ils se faisaient arrêter. Ceija raconte comment sa mère déployait toute son ingéniosité pour se cacher avec ses enfants, après que leur père fût arrêté et assassiné. Comme elle résidait près du Kongreßpark, où les jardiniers entreposaient de très grand tas de feuilles d'arbre, la petite famille avait entrepris de s'y constituer une cachette. « Notre mère disait : "Aujourd'hui il pourrait y avoir à nouveau une grande rafle. Écoutez-moi bien, on va aller dans le Kongreßpark et on se cachera sous les feuilles, il ne faut pas ôter vos habits". Comme ça, on pouvait encore vivre sans être découvert... »<sup>40</sup> ; « la Maman s'est ensuite cachée avec nous pendant des semaines dans ces tas de feuilles dans le Kongreßpark. Ils avaient à peu près la hauteur de cette pièce et la même largeur. Il y avait de la place pour nous tous là-dedans »<sup>41</sup>. Ceija a peint à plusieurs reprises de très beaux tableaux où de grands yeux scrutent le regardeur à travers un dense réseau de végétaux colorés.

Mais chassés comme des rats, dénoncés par les bons Autrichiens, tous ceux ou presque parmi les Roms qui n'avaient pu fuir (c'est-à-dire l'immense majorité), finirent, comme Ceija et sa famille par être arrêtés. Un poème de Ceija décrit cette situation de traque et de dissimulation à la fin inutile : « *Wir die Romm aus Wien o Gott / Oh ja wir wussten es / und wir liefen liefen und liefen / umsonst o Gott / und wir verkrochen uns o Gott / Und Blüten fielen mit dem Wind von Baum / und wie wir liefen und liefen / verloren wir auch unsere Schuh o Gott / Und die zarten grünen Blätter / konnte man schon sehen auf dem Ast / Und wir die Romm wir versteckten uns o Gott / so wie die Ameisen in der Baumrinde / Und doch fanden sie uns o Gott / si die bösen Hakenkreuzler o Gott o Gott / Und so aßen sie die Äpfel vom Baum / o Gott* » : « Nous les Roms de Vienne ô Dieu / Oh oui nous le savions / et nous courions courions et courions / pour rien ô Dieu / et nous nous terrions ô Dieu / Et dans le vent des fleurs tombaient de l'arbre / et comme nous courions et courions / nous avons aussi perdu nos chaussures ô Dieu / Et l'on pouvait déjà voir sur la branche / les feuilles vertes et tendres / Et nous les Roms nous nous cachions ô Dieu / telles les fourmis dans l'écorce de l'arbre / Et pourtant ils nous trouvèrent ô Dieu / eux les suppôts de la croix gammée ô Dieu ô Dieu / Et c'est comme cela qu'ils mangèrent les pommes de l'arbre / ô Dieu »<sup>42</sup>

<sup>37</sup> *Je Rêve que je vis*, op. cit., p. 90.

<sup>38</sup> « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés*, op. cit., p. 179. « Wir wurden verfolgt und gejagt. Von dort wo wir geschlafen haben, mußten wir auf und davon und uns verstecken », *Wir leben im Verborgenen*, op. cit., p. 103.

<sup>39</sup> Alfred LESSING, *Mein Leben im Versteck : Wie ein deutscher Sinti den Holocaust überlebte*, Kontroverse, 1993.

<sup>40</sup> *Nous vivons cachés*, op. cit., p. 23. « Unsere Mutter sagte : »Heute könnte wieder eine Goßrazzia sein. Hört gut zu, wir gehen in den Kongreßpark und verstecken uns unter dem Laub, ihr dürft eure Kleider nicht ausziehen«. So konnten wir noch unentdeckt leben. », *Wir leben im Verborgenen*, op. cit., p. 17.

<sup>41</sup> *Je Rêve que je vis*, op. cit., p. 21.

<sup>42</sup> *Auschwitz est mon manteau*. Op. cit., p. 44-45. Voir le texte figurant sur le dessin (craie sur papier) intitulé dans le catalogue « La Traque » : « Wenn sich die Augen schließen, Mutter mit ihren Sidi-Kindern. Wir

Dans les camps, où les corps sont pourtant soumis à une exposition maximale, la survie dépend souvent de la capacité à ne pas se faire remarquer. Pour augmenter ses chances de survie il fallait « *zu chauen, daß man nicht viel im Vordergrund ist* » (« faire gaffe de ne pas être trop sur le devant de la scène »)<sup>43</sup>. À Bergen-Belsen les femmes disaient aux enfants : « ‘Ne regardez pas les SS, veillez à être invisible ! Et ne pleurez pas ! Ne rigolez pas non plus ! Vous pouvez rigoler dedans, dans votre ventre, mais vous ne devez plus rigoler dehors !’ Et c’est exactement comme ça qu’on a fait »<sup>44</sup>. Dans ce camp, le dernier camp de l’exténuation finale, Ceija se cache et se met à l’abri du vent derrière les tas de cadavres : « J’étais toujours assise entre les morts, c’était le seul endroit toujours calme. On était à l’abri du vent. La Maman savait très bien où j’étais. Quand elle était fatiguée, elle venait et me prenait par la main. Pour dormir elle rassemblait toujours la poussière fine en un petit tas qu’elle posait sous ma hanche. »<sup>45</sup>. Cette scène est aussi contée, avec une intense émotion, dans le deuxième film de Karin Berger. Dans ce paysage, les morts entreposés, à l’opposé de leurs bourreaux, sont des présences bienveillantes, presque amicales.

Il existe un lien étroit entre la visibilité et vulnérabilité absolue du corps concentrationnaire, le fait que le camp devienne pour ceux qui le subissent la totalité du réel (« Maman, dis-moi, tu crois que Vienne existe encore, ou le monde entier, c’est ici ? Je ne crois pas qu’il peut y avoir encore autre chose. »<sup>46</sup>), et la vision de la mort comme seul refuge, comme seule alternative, seule échappatoire et seule cachette. Voici un rêve de Ceija, des décennies après, l’un de ces cauchemars qui l’ont hantée toute sa vie durant et qu’elle est parfois parvenue à peindre : elle est dans le camp avec sa mère, elle court, elle s’enfuit avec elle et d’autres internés, la horde des SS à leurs trousses : « *Der Boden ist hart / trocken und hellgrau / kein gutes Versteck / Und da hebt sich ein Hügel wie ein Grab / Die Erde ist schwarz vor Nässe / Unter dem Hügel liegen unsere Toten / die uns ihren Schutz anbieten / Ich krieche mit Mama zu Ossi / und meinem Vater / Die anderen versuchen es auch / Danach hören wir die SS fluchen / Wir sind gerettet* » : « Le sol est dur / sec et gris clair / ce n’est pas une bonne cachette / Et là une butte se soulève comme une tombe / L’humidité noircit la terre / Sous cette butte gisent nos morts / qui nous offrent leur refuge / Je rampe avec maman jusqu’à Ossi / et mon père / Les autres essaient aussi / Après nous entendons les SS jurer / Nous sommes sauvés. »<sup>47</sup>

## Le silence des rescapés

---

waren damals so verlassen, so alleine. Unsere Mutter wussle oft nicht, wo sie uns vor den Braunen verstecken soll. So lange es ging, kroch sie mit uns in die Gebüsch des Wiener Kongressaparks. Doch nichts half, Auschwitz zog [sog?] uns auf. », *Ceija Stojka, Une artiste rom dans le siècle, op. cit.*, p. 72.

<sup>43</sup> « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés, op. cit.*, p. 182.

<sup>44</sup> *Je Rêve que je vis, op. cit.*, p. 38. Même chose pour le chant : « Ich habe auch im Lager gesungen, viele von uns haben das gemacht, nur für sich, leise in sich hinein, ohne Töne, im Geist. », *Reisende, op. cit.*, p. 150. Voir à ce sujet : Ursula HEMETEK / Mozes F. HEINSCHINK, « Lieder im Leid. », *Dokumentationsarchiv des Österreichischen Widerstands Jahrbuch 1992, 1992*, p. 76-94 et Anne Merle WEISSBACH, *Musik der Sinti und Roma im nationalsozialistischen Konzentrations- und Vernichtungslager. Die Bedeutung des Singens im Lager und im Kontext der Erinnerungskultur der Sinti und Roma am Beispiel des Liedes “Aušvicate hi kher báro”*, Bachelorarbeit, Universität der Künste Berlin, 2011, p. 32 et passim.

<http://merlecello.de/wp-content/uploads/2015/11/Bthesis1.pdf>

<sup>45</sup> *Je Rêve que je vis, op. cit.*, p. 30.

<sup>46</sup> *Je Rêve que je vis, op. cit.*, p. 61.

<sup>47</sup> *Auschwitz est mon manteau. Et autres chants tsiganes*, Paris, éd. Bruno Doucey, 2018, p. 42-43.

Sauvés... Il ne faut pas croire que les Roms rescapés, les revenants des camps, n'aient plus eu à se cacher après guerre. Ils ont, dit Ceija, vécu avec la peur au ventre, ils sont restés malades de la peur, qu'ils ont transmise à leurs enfants<sup>48</sup>, entretenue par les propos racistes de ceux qui auraient bien voulu qu'ils ne revinssent point. Beaucoup ont caché leur identité, changé leurs noms, collé du sparadrap sur leur tatouage. C'est en réaction à cette peur, voire même à la honte d'avoir été réduit au Z de Zigeuner et marqué comme le bétail, que son frère Karl signera ses toiles de son numéro de déportation : Z 5742... Elle-même, dans son entretien de 1995 avec Karen Rosenberg, affirme qu'elle n'a jamais caché son avant-bras, jamais caché son statut de Romni rescapée des camps : « Je n'ai pas à en avoir honte, ce sont ceux qui m'ont envoyé là-bas quand j'étais enfant qui devraient avoir honte. Quand je fais du porte-à-porte, jamais je ne me déguise »<sup>49</sup>.

Lors de son entretien de 1987, Ceija expose la situation des Roms, telle qu'elle la perçoit et en tire les conséquences : « ... malheureusement, on leur a tout pris. Donc ils se sont camouflés pour n'être vus de personne, ils vivent cachés. Ma fille m'a dit : 'Maman, tu n'as pas peur ?' J'ai dit : "Ok, si aujourd'hui ou demain un autre Hitler arrive, alors tu sais ce qui te reste à faire, tu plonges direct dans la Moldau. Il n'y a que ça à faire. Tu sais bien qu'ils ne négligeront aucune piste" »<sup>50</sup>. Les Roms restent hantés par le spectre du nazisme : aussi font-ils profil bas, tout en sachant que cela ne saurait suffire, car leurs persécuteurs, forts de toutes les techniques d'identification et de contrôle qu'ils ont mis au point, sauront toujours les retrouver.

Pendant des années, raconte Ceija, elle a dissimulé son propre fils Jano. Il pourrait sembler que la raison de cet acte n'ait aucun rapport avec les camps, mais c'est elle-même qui l'établit, et en vérité, il s'impose. « On était venu chercher mon enfant à la maison pour le mettre dans une maison de correction à Eggenburg, parce que Jano avait séché l'école. »<sup>51</sup> Cet épisode s'inscrit dans la longue histoire, qui n'est hélas pas révolue, des placements d'enfants tsiganes pour les meilleures raisons sanitaires, sociales et scolaires. Elle décida alors de kidnapper son fils, âgé de 13 ans : « c'était l'hiver 1968 et je sentais le froid d'Auschwitz [...] J'ai ouvert la portière avant droite, il s'est assis à côté de moi et j'ai démarré. Pendant des années, je l'ai caché »<sup>52</sup>. La situation de Jano ne fut régularisée que bien plus tard ; l'administration ne lâchant jamais ses proies. Un tel épisode se renouvellera des années plus tard, alors que Jano, toxicomane, était placé dans un hôpital psychiatrique : « Je lui ai parlé en

---

<sup>48</sup> « I dar, mindig i dar, taj kodolasa barile e šavora. Taj anda kodo dikhen adjes inke, kana žan po drom, bolden pe, hatjares, bolden pe. Manuš feri boldel pe, kon daral! [...] Barol, de kodi dar, so ande tu sas, ande les mukes ande, a čučasa ando perr. » : « La peur, toujours la peur, les enfants ont grandi avec elle. C'est pourquoi ils se retournent encore aujourd'hui et regardent quand ils marchent dans la rue, tu comprends, ils se retournent constamment. Seule une personne qui a peur, se retourne ! [...] cette peur qui était en toi, tu la lui transmets avec le lait maternel. », nous traduisons).

<sup>49</sup> « *Did you ever hide the fact that you were a Romni ? Never. I never hid this concentration camp number, 6399, I don't have to be ashamed of it – they should be ashamed, those that sent me there as a child. When I sold things from door to door, I never disguised myself.* », Entretien avec Karen ROSENBERG, « They Couldn't Take Our Thoughts... », art. cit., p. 18

<sup>50</sup> « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés*, op. cit., p. 218 « Aber leider, es ist ihnen alles genommen worden. So haben sie sich eingehüllt, damit sie ja keiner sieht, immer im Verborgenen. Zu mir hat meine Tochter gesagt, Mama, hast keine Angst ? Sag ich, schau, wenn heute oder morgen wieder ein Hitler kommen sollte, dann weißt du, was du zu tun hast, daß du dich sofort in die Moldau haust », *Wir leben im Verborgenen*, op. cit., p. 153.

<sup>51</sup> « Voyage vers une nouvelle vie », in *Nous vivons cachés*, op. cit., p. 129.

<sup>52</sup> *Ibidem*.

[langue] romani. Le gardien géant nous a interrompus, mais on s'était vite entendus. [...] discrètement j'ai mis ses vêtements derrière des buissons denses »<sup>53</sup>.

Dans les camps aussi, le romanes servait à ces Roms germanophones à ne pas être compris de leurs gardiens, comme tel est le cas aujourd'hui encore pour tous les Tsiganes qui ont la chance d'avoir conservé une langue non intelligible par la police, les gardiens de prison et les « travailleurs sociaux », d'où l'extrême réticence de beaucoup d'entre eux à l'idée de pouvoir l'écrire et publier : « les gadjé nous ayant déjà tout pris veulent nous prendre la langue », entend-on et lit-on encore souvent<sup>54</sup>. Telle n'est pas d'ailleurs l'opinion de Ceija, mais c'est justement qu'elle choisit la voie de la publication.

Karin Berger lui demande s'il est vrai « que beaucoup de Roms et Sinté, quand ils cherchent du travail, se font passer pour des Iraniens ou des Iraniennes ou pour des Yougoslaves, selon le boulot qu'ils cherchent » ? Elle répond : « *Das ist richtig, die werden noch eher als wir akzeptiert* »<sup>55</sup> : « C'est juste, ils sont mieux acceptés que nous ». Aujourd'hui encore, une telle situation – où la dissimulation de l'identité tzigane est une condition à tout accès à l'emploi ou au logement, est des plus commune dans toute l'Europe. C'est pourquoi, Ceija, dans le même entretien, est fondée à établir des généralisations qui pourraient sembler abusives. Elle affirme en effet que tous les stéréotypes culturels sur les Roms (les Tsiganes d'opérette et d'opéra, Carmen, les images publicitaires...), n'ont jamais eu que des effets négatifs : « Mais au fond, jamais rien de bien ne nous est revenu. Nous les Roms, nous sommes un peuple qui vit très en retrait, depuis des siècles. On ne s'est jamais vantés de savoir ceci ou cela, d'avoir une forte personnalité, même si on aurait pu le dire peut-être. On est toujours restés cachés, Roms ou Sinté, peu importe, en attente seulement de ce qui vient. Malheureusement il n'y a que de la méchanceté qui est venue, avant ou après les camps, c'est pareil. »<sup>56</sup> Cette vie en retrait dans les sociétés parmi lesquelles les Tsiganes évoluent est souvent soulignée par les Tsiganes eux-mêmes et par les chercheurs qui s'intéressent à eux. Pour Ceija ce retrait a bien un rapport avec l'ostracisme et les persécutions récurrentes, mais ne s'y réduit pas. Il s'agit pour elle d'un trait culturel majeur, invétéré : « C'était un peuple qui voulait vraiment qu'on le laisse tranquille, ils ne faisaient rien à personne non plus »<sup>57</sup>. Elle-même leur donne d'ailleurs en partie raison, cette discrétion, ce retrait, leur permettaient de s'adapter à la plupart des situations historiques sans, dit-elle, trop de dommages : « il n'y a jamais eu de gros problèmes, des problèmes majeurs, qui leur auraient fait dire : On a des revendications »<sup>58</sup>. Il faut souligner, sans en tirer de conclusions trop hâtives (car les choses changent et la famille Stojka nous le montre bien), ce dénie récurrent, parmi les groupes tziganes, du vocabulaire politique et des modes d'intervention identifiés comme propres aux

<sup>53</sup> « Voyage vers une nouvelle vie », in *Nous vivons cachés, op. cit.*, p. 132.

<sup>54</sup> Cette question du romanes comme langue qu'il ne faut pas divulguer est abordée par R. RIVIÈRE, « Usages du secret dans le monde manouche », *Revue Française d'Éthique appliquée*, 2018 – 2, n° 6, p. 44-57.

<sup>55</sup> p. 149 ; « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés, op. cit.*, p. 214.

<sup>56</sup> « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés, op. cit.*, p. 216. « Aber im Grunde ist auf uns nie etwas Gutes zugekommen. Wir Rom sind ein Volk, das sehr im Hintergrund lebt, seit Jahrhunderten. Wir haben uns nie gerühmt, wir können das und das, wir sind große Persönlichkeit, obwohl wir das vielleicht hätten sagen können. Wir haben uns immer, egal ob Rom oder Sinti, im Verborgenen gehalten und nur gewartet, was auf uns zukommt. Leider Gottes ist auf uns nur Böses zugekommen, egal, ob vor dem KZ oder nachher », *Wir leben im Verborgenen, op. cit.*, p. 150.

<sup>57</sup> « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés, op. cit.*, p. 192, « Sie waren ein Volk, das wirklich in Ruhe gelassen werden wollte, sie haben auch niemandem etwas gemacht », *Wir leben im Verborgenen, op. cit.*, p. 120.

<sup>58</sup> *Ibidem*. « Und es hat nie große Probleme mit ihnen gegeben, richtige Probleme, daß sie gesagt hätten: Wir stellen Forderungen », *Wir leben im Verborgenen, op. cit.*, p. 120.

*gadjé* (la « revendication » par exemple). Elle décrit longuement les échanges et les interactions qu'elle a connus avec les villageois et les paysans autrichiens, au Burgenland, dans le Waldviertel<sup>59</sup> et affirme que, bon an, mal an, les choses ne se passaient pas trop mal.

### « Pourquoi j'y suis allée la première »

Mais sont venus « *o Hitleri taj kodoleske manuša* », « Hitler et ses hommes », et le grand massacre (Ceija n'utilise pas les termes désormais consacrés de *samudaripen* ou de *porajmos*), et les décennies du silence à la fois imposé et voulu qui ont suivi. Dans l'entretien en romanes qu'elle a donné à Mozes Heinschink en 1998, Ceija rend compte de sa décision en évoquant le succès des thèses négationnistes : « J'y suis allée la première parce que des Gadjé ont crié: "Auschwitz est un mensonge, il n'y avait pas de chambres à gaz." [...] Cela m'a fait mal parce que c'est [écrit] sur mon bras! Où est mon petit frère, où est mon père? Tout le monde est mort là-bas ! [...] J'ai écrit ce livre parce que je ne pouvais pas supporter que l'on soutienne que nous mentions, que ce n'était pas vrai. [...] Nous ne pouvons pas la laisser dormir pour toujours, car elle nous reviendra un jour dessus. Je pense que j'étais la plus jeune qui est sortie de là, qui a vieilli, qui a vécu. Dieu m'a donné une seconde vie. J'ai vécu, j'ai eu des enfants, je me suis mariée, j'ai ma famille. Il n'y en a pas eu un pour dire : "Roms, nous devons faire quelque chose, les Gadjé viennent sur nous, ils répandent des mensonges sur nous!" »<sup>60</sup>. Cette entreprise qui était initialement à destination privée, comme nous l'avons vu, est ainsi devenue, au contact de Karin Berger, un moyen d'investir l'espace public, au risque de mettre en péril l'équilibre familial, voire d'attirer des ennuis sur la communauté tout entière.

Sans aucun doute, ses livres et sa peinture ont beaucoup contribué à rendre visible un groupe qui jusque là se tenait dans l'ombre. Comme le rappelle Karin Berger, quand *Nous vivons cachés* est paru, en 1988, l'affaire Kurt Waldheim battait son plein et le sujet de la compromission de nombre d'Autrichiens dans les horreurs nazis était enfin, et pour la première fois, publiquement débattue. Ceija dit que, dans ces années, « beaucoup de gens sont devenus Roms – s'identifiant eux-mêmes comme tels. Ils se sont sentis suffisamment sûrs, tout à coup »<sup>61</sup>. Ainsi commencèrent-ils en effet à « revendiquer » : en 1989 fut créée à Oberwart (Burgenland), le *Roma Verein zur Förderung von Zigeunern* (Association rom pour

---

<sup>59</sup> Soit par exemple cette observation très aiguë sur la rencontre de la Romni en tournée de chine et de « la femme du Waldviertel » : celle-ci est une « femme fière qui jauge beaucoup son vis-à-vis. Une telle femme avance lentement et avec prudence en palpant l'âme tzigane qui lui est si étrangère. Et quand la fière femme du Waldviertel a saisi le tempérament de la Romni, alors son cœur à elle aussi s'attendrit. Ainsi, là-bas aussi, plus d'une propriétaire terrienne ou fermière nous racontait ses expériences et coups du destin. Deux mondes différents se rencontraient, celui de la Romni voyageuse et celui de la femme enracinée », *Voyage vers une nouvelle vie*, in *Nous vivons cachés*, *op. cit.*, p. 113. Cette description consonne fortement avec des discussions que j'ai pu avoir les vieilles manouches qui chinaient, jusque dans les années 70 dans les campagnes limousines.

<sup>60</sup> « Anda kodo gelem angle, ke e gaže cipinas: „O Auschwitz chochamo si, e Gaskammern naj čačimo. Taj soste trajin inke, na, ketji manuša?!“ Taj kodo dukhalas man, ke pe muro vast si! Ka si muro cigno phral, ka si muro dad? Sa kothe mule! [...] Taj i kenva anda kodo skirindem, ke či birinos aba kodo avri, hod ame chochavas, hod naj čačo. [...] Taj kodo našti mukas, ande te sovel erekre, hod varikana pale te avel pre ame variso. De me gindij, me simas i maj cigni, so kotar avri avilas, taj so phurilas, so trajindas. So o Del das ma 'g dujto trajo. Trajindem, taj sas ma šavora, rom, taj muro nipo. De, te avilon varikon, te phenel variso: „Romale, si te keras variso, e gaže aven pre ame, chochaven pre ame.“ », « Amari odjori sas nasvali », in P. CECH et al. (eds), *Fern von uns im Traum...*, *op. cit.*, p. 308-317.

<sup>61</sup> « Many people became Rom – identifying themselves as such. They felt secure enough do that, unexpectedly. », Entretien avec K. ROSENBERG, art. cit., p. 18.

le soutien des Tsiganes) et en 1991 à Vienne, à l'initiative de Rudolf Sarközi, militant issu d'une famille à la fois rom et sinti, le *Kulturvereins österreichischer Roma* (Association culturelle des Roms d'Autriche). Ainsi, en décembre 1993, les Roms et Sinté, jusque là considérés tout au plus comme groupes sociaux défavorisés, furent reconnus en tant que « groupe ethnique », auprès des cinq autres déjà existants (slovène, croate, hongrois, tchèque, slovaques). Dans le contexte autrichien, cela constituait une reconnaissance considérable, qui s'est traduite par des avancées en matières de droits et de possibilité d'action soulignées par les observateurs, comparativement aux autres pays de la région et, bien sûr, de la France (l'Autriche fut ainsi le premier pays européen à reconnaître des droits aux Roms)<sup>62</sup>.

Mais cette visibilité accrue, comme le souligne Berger, limitait d'autant l'autoprotection du groupe. Aussi, lorsqu'en 1995, un attentat à la bombe coûta la vie à quatre d'entre eux dûment visés par des terroristes d'extrême droite – figurait sur les lieux du drame l'inscription : « Roms, retournez en Inde »<sup>63</sup> – « les Roms, écrit Karin Berger, se demandaient si cela avait été une bonne chose d'avoir renforcé leur visibilité dans l'espace public. Après tout, ne serait-il pas mieux de se cacher de nouveau ? »<sup>64</sup>. Fallait-il retourner à la clandestinité, dissimuler jusqu'au fait même d'avoir réchappé des camps, d'avoir osé survivre ?

Posée ainsi, la question est évidemment purement rhétorique. Ceija conserva la même position qu'elle avait déjà exprimée en 1987, et qu'elle occupait par ses propres publications : l'« outing » des Roms est nécessaire, vital même : « les Roms et Sinté sont réprimés depuis des siècles. Mais nous devons sortir au-dehors, nous devons nous ouvrir, sinon un jour, il peut arriver que tous les Roms disparaissent dans un trou »<sup>65</sup>. On peut certes de manière non pas rhétorique, mais anthropologique, donner tout son poids aux pratiques de la réticence, de la rétention et du silence chez les Tsiganes<sup>66</sup>. Patrick Williams, qui a montré l'importance de ces pratiques chez les Manouches d'Auvergne<sup>67</sup>, dans un texte assez provoquant du catalogue de l'exposition parisienne de 2018, déplace la question : « Et si la réticence des membres des communautés tsiganes devant les commémorations traduisait le refus d'entrer dans la vision des bourreaux ? ». En d'autres mots : « Le silence, l'absence signalent-ils la volonté des Roms, des Manouches, des Sinté, des Yénishes, des Voyageurs... de ne céder à personne le droit de dire qui ils sont ? »<sup>68</sup>. Tout à la fois, force est de constater que certains au moins, et il nous semble de plus en plus nombreux, comme Ceija et ses frères, rompent le silence et font la démarche de porter leur voix au double public des Tsiganes et des non Tsiganes (des

---

<sup>62</sup> Voir Jérôme Segal, « Roms d'Europe : le cas autrichien », *Les Temps Modernes*, 2014/1 (n° 677), p. 116-125. Voir aussi l'article de la musicologue Ursula HEMETEK, qui fut introduite par Ceija au mouvement de revendication Rom : « Applied Ethnomusicology in the Process of the Political Recognition of a Minority: A Case Study of the Austrian Roma », *Yearbook for Traditional Music*, vol. 38 (2006), p. 35-57.

<sup>63</sup> Il est à noter qu'au moment de ce drame le tribun d'extrême droite Jörg Haider mit en cause les Roms eux-mêmes imputant l'attentat à un « conflit autour d'un trafic d'armes, de voitures volées ou de drogue ». Voir le livre du père d'une des victimes : Stefan HORVATH, *Katzenstreu, Erzählung*, Oberwart, edition lex liszt 12, 2007.

<sup>64</sup> Karin BERGER, *Voyage dans la Kaiserstrasse*, in *Nous vivons cachés*, *op. cit.*, p. 276. Voir aussi à ce sujet l'article de Ursula HEMETEK, « Applied Ethnomusicology in the Process of the Political Recognition of a Minority: A Case Study of the Austrian Roma », *Yearbook for Traditional Music*, Vol. 38 (2006), p. 35-57.

<sup>65</sup> « Il ne faut pas être une autre », in *Nous vivons cachés*, *op. cit.*, p. 219 : « Aber wir müssen hinausgehen, wir müssen uns öffnen, sonst kommt es noch so weit, daß irgendwann alle Romani in ein Loch hineinkippen », *Wir leben im Verborgenen*, *op. cit.*, p. 154.

<sup>66</sup> Voir Romain RIVIÈRE, « Usages du secret dans le monde manouche », *art. cité*, p. 44-57.

<sup>67</sup> Voir surtout, Patrick WILLIAMS, *Nous, on n'en parle pas. Les vivants et les morts chez les manouches*, Éditions de la MSH, 1993.

<sup>68</sup> Patrick WILLIAMS, « Avec un regard de petite fille », in Gerhard BAUMGARTNER, etc., *Ceija Stojka : Une artiste rom dans le siècle*, Paris, Fage éditions, 2018 (p. 41-44), p. 42.

Gadjé)<sup>69</sup>. S'ils se sont emparés des outils de l'écriture et de la publication, alors même qu'on les en avait privé, c'est évidemment, le cas échéant, pour s'en servir<sup>70</sup>. Mais au-delà, on voit de plus en plus fréquemment, fût-ce de manière sporadique, des collectifs plus ou moins larges entrer dans le champ de la protestation et de la revendication. Il y a quelques mois en France, pour la première fois peut-être, des « Voyageurs », « Gitans » et « Manouches » ont participé en se déclarant tels à un mouvement social d'envergure, celui des Gilets Jaunes<sup>71</sup>. Il faut en prendre acte.

Jean-Pierre Cavaillé

---

<sup>69</sup> Voir, pour les auteurs d'expression allemande, Michaela GROBBEL, « Romany Autobiography as Performance », *The German Quarterly*, Vol. 76, n° 2, 2003, p. 140-154. Pour la France, nous nous contenterons ici de donner les noms de quatre écrivains qui auraient parfaitement mérité un article dans cet ensemble sur les écritures autobiographiques d'auteurs peu ou non scolarisés : Matéo Maximoff, Coucou Doerr, Lick Dubois et Joseph Stimbach. Pour l'Italie, voir Paola TREVISAN, « Écrire pour qui ? Auteurs, public et registres linguistiques dans les autobiographies des Sinti italiens », *Études Tsiganes*, n° 37, 2009, p. 90-109.  
<https://www.cairn.info/revue-etudes-tsiganes-2009-1-page-90.htm>

<sup>70</sup> Voir, au sujet des auteurs de langue allemande: Deike WILHELM, *Wir wollen sprechen: Selbstdarstellungen in der Literatur von Sinti und Roma*, Saarbrücken, VDM, 2008 et pour le début du XXI<sup>e</sup> siècle : Marianne C. ZWICKER, « Austrian Romani Writing in the Noughties Author(s) », *Austrian Studies*, Vol. 19, « The Austrian Noughties : Texts, Films, Debates », 2011, p. 68-81.

<sup>71</sup> Voir J.-P. Cavaillé, « Le “peuple des Gitans de France” dans le mouvement des Gilets jaunes », 22 février 2019 <http://taban.canalblog.com/archives/2019/02/22/37123395.html>

## Bibliographie

- BAUMGARTNER, Gerhard, et al., *Ceija Stojka : Une artiste rom dans le siècle*, Paris, Fage éditions, 2018.
- BAHLMANN, Lith / BERGER, Karina, et al. *Ceija Stojka (1933-2013), Sogar Der Tod Hat Angst Vor Auschwitz / Even Death Is Terrified of Auschwitz / Vi O Merimo Darl Katar O Auschwitz*, Nurnberg, Verlag fur moderne Kunst, 2014.
- BERGER, Karin, « Ceija Stojka – Lebensorte Zum Leben und Schreiben Ceija Stojkas (1933 – 2013) », *Romane Thana. Orte der Roma und Sinti*, 2015, p. 99-103.
- BERGER, Karin, *Ceija Stojka* [film, 84 mn], 1999 et *Unter den Bretten hellgrünes Gras* [film, 52 mn], 2005, DVD Der Österreichische Film, Edition der Standard, Filmarchiv Austria, # 172, 2010.
- CECH, P. et al., *Fern von uns im Traum... märchen erzählungen und Lieder der Lovara*, Drava 2001.
- DEUGOBORSKI, Waclaw dir., *Sinti und Roma im KL Auschwitz-Birkenau 1943-44. Vor dem Hintergrund ihrer Verfolgung unter der Nazi Herrschaft*, Oswiecim, Verlag Staatliches Museum Auschwitz-Birkenau, 1998.
- FORETO MENDOZA, Sabine « 'Et nous, nous sommes les porteurs.' Ceija Stojka et la mémoire du génocide tsigane », *Ethnologie Française*, 2018 / 4, p. 699-705.
- FRANZ, Philomena, *Zwischen Liebe und Hass. Ein Zigeunerleben*, Herder: Freiburg im Breisgau, 1985.
- FRENCH, Lorely, « An Austrian Roma Family Remembers: Trauma and Gender in Autobiographies by Ceija, Karl, and Mongo Stojka », *German Studies Review*, vol. 31, n° 1 (Feb., 2008), p. 64-86.  
<https://www.jstor.org/stable/27668450>
- GROBBEL, Michaela, « Romany Autobiography as Performance », *The German Quarterly*, Vol. 76, n° 2, 2003, p. 140-154.  
<https://www.jstor.org/stable/3252171>
- HEMETEK, Ursula, « Applied Ethnomusicology in the Process of the Political Recognition of a Minority: A Case Study of the Austrian Roma », *Yearbook for Traditional Music*, Vol. 38 (2006), p. 35-57.
- HEMETEK, Ursula, / HEINSCHINK Mozes F., « Lieder im Leid. », *Dokumentationsarchiv des Österreichischen Widerstands Jahrbuch 1992*, 1992, p. 76-94.
- HORVATH, Stefan, *Katzenstreu, Erzählung*, Oberwart, edition lex liszt 12, 2007.
- LESSING, Alfred, *Mein Leben im Versteck : Wie ein deutscher Sinti den Holocaust überlebte*, Kontroverse, 1993.
- RIEGLER, Roxane, « Gedächtnis, Leid und Handeln Wir leben im Verborgenen und Reisende auf dieser Welt von Ceija Stojka », *Das Verborgene sichtbar machen: ethnische Minderheiten in der österreichischen Literatur der neunziger Jahre*, Peter Lang, 2010, cap. IV.
- RIVIERE, Romain, « Usages du secret dans le monde manouche », *Revue Française d'Éthique appliquée*, 2018 – 2, n° 6 (Éloge de l'opacité. Les paradoxes contemporains de la transparence), p. 44-57.
- ROSENBERG, Karen / STOJKA, Ceija, « They Couldn't Take Our Thoughts : A Conversation with Ceija Stojka », *The Women's Review of Books*, vol. 12, n° 6 (Mar., 1995), p. 18-20.  
<https://www.jstor.org/stable/4022117>
- SEGAL, Jérôme, « Roms d'Europe : le cas autrichien », *Les Temps Modernes*, 2014/1 (n° 677), p. 116-125.



- STOJKA, Ceija, *Wir leben im Verborgenen: Aufzeichnungen einer Romni zwischen den Welten*, Wien, Picus Verlag, 2013; *Nous vivons cachés. Récits d'une Romni à travers le siècle*, traduit de l'allemand (Autriche) par Sabine Macher, suivi de deux entretiens et un essai par Karin Berger, Plounéour Ménez, Editions Isabelle Sauvage, 2018.
- STOJKA, Ceija, *Träume ich, dass ich lebe ? Befrei aus Bergen-Belsen*, Wien, Picus, Verlag, 2005 ; *Je rêve que je vis ? Libérée de Bergen-Belsen*. traduit de l'allemand par Sabine Macher, Plounéour Ménez, Paris, Editions Isabelle Sauvage, 2016.
- STOJKA, Ceija, *Auschwitz ist mein Mantel : Bilder und Texte*, Christa Stippinger éd, Wien, Ed. Exil, 2008 ; *Auschwitz est mon manteau. Et autres chants tsiganes*, Paris, éd. Bruno Doucey, 2018.
- STOJKA, Ceija, *Meine Wahl zu schreiben - ich kann es nicht. O fallo de isgiri – me tschischana les*. Gedichte (romanes, deutsch) und Bilder, Übersetzung, Ceija und Nuna Stojka, Landeck/Tirol, Emirgân Yayınları Editions 2003.
- STOJKA, Ceija, « Lettera al Papa di Ceija Stojka », in F. Paolo Pizzileo, *L'Arte di assistere e curare attraverso la cultura Rom*. Dalle credenze mistiche sulla malattia alla scelta consapevole delle cure, Edizioni Circolo Virtuoso, 2011, p. 93-94.
- STOJKA, Ceija, « Amari odjori sas nasvali » (« Unsere Seele war krank ») [entretien en romanes réalisé le 24 mai 1998 par Mozes F. Heinschink], in: Cech, Petra et al. (Hg.), *Fern von uns im Traum: Märchen, Erzählungen und Lieder der Lovara – Te na dikhas sunende: Lovarengje paramiči, tertenetura taj gjila*, Klagenfurt, Drava Verlag, 2001, p. 308-317.
- STOJKA, Karl. *Wo sind sie geblieben...? : Geschunden, gequält, getötet - Gesichter und Geschichten von Roma, Sinti und Juden aus den Konzentrationslagern des Dritten Reiches*. Sonja Haderer-Stippel and Peter Gstettner, eds. Vienna, edition lex liszt, 2003.
- STOJKA, Karl / POHANKA, Reinhard. *Auf der ganzen Welt zu Hause: Das Leben und Wandern des Zigeuners Karl Stojka*. Vienna, Picus Verlag, 1994.
- STOJKA, Mongo, *Papierene Kinder: Glück, Zerstörung und Neubeginn einer Roma-Familie in Österreich*, Wien, Molden Verlag, 2000.
- STOJKA, Mongo, *Legenden der Lowara: Lieder und Geschichten der Roma von Wien*. Ernst Molden, ed. Wien, Franz Deuticke, 2004.
- TEBBUTT, Susan, « “My name in the third Reich was Z : 2742” : the political art of the Austrian Rom, Karl Stojka » *Scholarship and the Gypsy Struggle : Commitment in Romani Studies: A Collection of Papers and Poems to Celebrate Donald Kenrick's Seventieth Year*, Univ of Hertfordshire Press, 2000, p; 69-80
- TEBBUTT, Susan, *Sinti and Roma: Gypsies in German-Speaking Society and Literature*, Berghahn Books, 1998. (sur Ceija, p. 137-139, sur Karl, 139 sq)
- TREVISAN, Paola, « Écrire pour qui ? Auteurs, public et registres linguistiques dans les autobiographies des sinti italiens », *Études Tsiganes*, n° 37, 2009, p. 90-109.  
<https://www.cairn.info/revue-etudes-tsiganes-2009-1-page-90.htm>
- WEIßBACH, Anne Merle, *Musik der Sinti und Roma im nationalsozialistischen Konzentrations- und Vernichtungslager. Die Bedeutung des Singens im Lager und im Kontext der Erinnerungskultur der Sinti und Roma am Beispiel des Liedes “Aušvicate hi kher báro”*, Bachelorarbeit, Universität der Künste Berlin, 2011.  
<http://merlecello.de/wp-content/uploads/2015/11/Bthesis1.pdf>
- WILHELM, Deike, *Wir wollen sprechen: Selbstdarstellungen in der Literatur von Sinti und Roma*, Saarbrücken, VDM, 2008.
- WILLIAMS, Patrick, « Avec un regard de petite fille », in Gerhard BAUMGARTNER, etc., *Ceija Stojka : Une artiste rom dans le siècle*, Paris, Fage éditions, 2018, p. 41-44.

ZWICKER, Marianne C., « Austrian Romani Writing in the NoughtiesAuthor(s) », *Austrian Studies*, Vol. 19, The Austrian Noughties : Texts, Films, Debates, 2011, p. 68-81.

résumé :